

M A G A S I N
ENCYCLOPÉDIQUE,
O U
JOURNAL DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

CONSERVATEUR du Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale, Professeur d'Histoire et d'Antiquités; des Sociétés d'Histoire naturelle et philomathique de Paris, d'Emulation de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Marseille et d'Alençon; de l'Académie des Curieux de la Nature à Erlang; de l'Académie de Dublin, de la Société Linnéenne de Londres; de celles de Médecine de Bruxelles, de Paris, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna.

T O M E C I N Q U I È M E.

A P A R I S,

Chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins,
maison de Cluny, n.° 334.

A N V I I I . — 1799.

ÆSTHÉTIQUE.

WILHELM von HUMBOLDT's *Æsthetische Versuche. Erster Band ueber Goethe's Herrmann und Dorothea.* Braunschweig, bei Friedrich Vieweg dem ælteren, 1799. — *Essais æsthétiques de M. Guillaume de HUMBOLDT ; première partie, sur l'Hermann et Dorotheë de M. Goethe.* A Brunswick, chez Frédéric Vieweg l'aîné, 1799 ; in-8.° (1).

LE domaine du poète est l'imagination ; il n'est poète qu'en fécondant la sienne, il ne se montre tel qu'en échauffant la nôtre. La nature que d'ailleurs nous examinons avec nos sens, que nous analysons avec notre esprit, se présente par les efforts du génie poétique à notre imagination, et paroît recevoir de lui un éclat nouveau.

Le problème général que le poète, que le peintre, que le statuaire, que tous les artistes, en un mot, ont à résoudre, c'est de transformer en *image* ce qui, dans la nature, est *réel*.

(1) Nous avons publié, année III, t. V, p. 216, un très-bon extrait, fait par le C. Geofroi Schweighæuser, du charnant poème qui a donné lieu à cet ouvrage, qui est de M. de Humboldt, bon poète, savant helléniste, et aussi distingué par ses connoissances littéraires, que son jeune frère Frédéric Humboldt, par ses connoissances physiques.

Mais que feront-ils pour arriver jusques-là ? Iront-ils altérer les objets qu'ils dépeignent, et leur donner d'autres formes, d'autres couleurs, d'autres attributs ? Si l'artiste veut que nous reconnoissions la nature dans son ouvrage, il ne doit point y apporter des changemens considérables. Ce n'est donc pas tant son objet qu'il doit altérer, c'est moi plutôt, moi qui le vois ou l'entends, qui dois éprouver un changement si merveilleux, que me trouvant au milieu de la nature, je me sente néanmoins élevé au dessus d'elle ; que voyant tout ce qu'elle a de beau et de sublime, je ne m'aperçoive cependant pas en même temps de ses imperfections, des bornes par lesquelles l'existence de tous les êtres est circonscrite, de la marche rapide avec laquelle tous s'avancent vers leur destruction entière. C'est donc à mon imagination qu'il faut qu'il s'adresse, et tout son talent ne consiste qu'à l'échauffer et à la diriger ; car il ne suffit pas de l'avoir excitée seulement, il doit diriger en même temps ses élans ; et s'il ne veut point manquer son but, il faut qu'il s'établisse entre lui et nous une sympathie parfaite qui nous tourne toujours vers les mêmes objets, et nous tienne toujours au même degré de chaleur.

Pour présenter un objet aux sens, il suffit d'en montrer peu à peu les détails, pour soumettre un raisonnement à l'esprit de l'analyse dans toutes ses parties ; mais ce n'est point d'une manière aussi mécanique que l'on parvient à diriger l'imagination. Le poète a beau nous décrire tous les détails de la

beauté de sa maîtresse, son image ne sera jamais présente à notre imagination, s'il ne sait point nous inspirer la même ardeur qui le consume lui-même. Tout ce qu'il peut nous communiquer, c'est le choc électrique qui réveille notre imagination, qui la force à travailler comme il a travaillé, de le suivre dans l'ensemble comme dans les détails de sa production. Celui qui voit un tableau avec un œil vraiment connoisseur, doit le refaire, pour ainsi dire, dans son imagination; et le lecteur d'un poète doit être, en quelque façon, poète lui-même.

S'il y a une faculté de notre ame qui possède une spontanéité évidente, c'est l'imagination. Elle n'agit jamais qu'avec une liberté entière; et si le poète a un moyen de la diriger, ce n'est qu'en lui inspirant le desir, ou plutôt (car les arts possèdent, en vérité, une force entraînant) le besoin de suivre le cours qu'il lui indique. En approfondissant davantage sa nature, on découvre encore en elle une autre qualité, qui, en la rendant plus propre aux effets étonnans de l'art, rend aussi le travail plus pénible à l'artiste; c'est de ne jamais produire que d'un seul jet, de développer, mais non point de composer les parties dont elle forme un ensemble. C'est ce qui fait que l'unité de caractère est une qualité si essentielle dans toutes les productions des arts, dont les différentes parties ne doivent point s'annoncer comme des élémens isolés qui constituent un entier, mais comme autant de côtés différens par lesquels l'ensemble même se présente. Partout où cette unité vraiment poétique vient à manquer,

quelque sévère que soit la composition d'un poème, quelque forte que soit la logique avec laquelle son auteur en a lié les différentes parties, on découvrira toujours que c'est l'ouvrage de l'esprit et de l'art, et non point de l'imagination et du génie.

Il n'y a donc que l'enthousiasme qui soit capable de réveiller et de maîtriser l'imagination, et c'est au poète à l'inspirer. C'est peut-être là la raison pour laquelle il est impossible de sentir entièrement un poète étranger. L'enthousiasme se compose d'une infinité de rapports que les objets ont avec nos sentimens et notre caractère; et il faut être élevé dans l'habitude d'une langue, avoir pensé et senti avec elle, pour que chaque phrase et chaque mot se présente à nous avec toutes ses nuances, qu'il réveille tous les souvenirs capables de renforcer l'idée qu'il nous offre. Les mots d'une langue étrangère ressemblent véritablement à des signes morts; au lieu que ceux de la nôtre sont vivans, pour ainsi dire, parce qu'ils se lient à tout ce qui respire autour de nous. Quoique telle expression étrangère nous soit parfaitement connue, et que nous l'ayons souvent entendu prononcer dans le pays même auquel elle appartient, elle n'est jamais entrée dans le fonds de nos pensées, elle ne nous a jamais servi à découvrir une idée neuve et intéressante, elle ne nous est jamais échappée dans un moment d'émotion ou de douleur; en voilà assez pour qu'elle nous reste toujours étrangère à un certain point.

Plus ces rapports de la langue avec les idées sont fins et imperceptibles, plus cette difficulté devient

grande, et elle ne l'est peut-être nulle part autant que dans les poètes françois: Nulle autre poésie ne tient aussi fortement à son langage, dont il est souvent impossible de la détacher par une traduction satisfaisante; nulle autre nation, peut-être, n'a une manière de sentir aussi déliée, aussi raffinée, une délicatesse aussi difficile à saisir; et c'est-là, peut-être, pourquoi les nations étrangères, dès qu'elles sont parvenues à se former un caractère particulier, traitent si souvent même les chef-d'œuvres des François avec injustice.

Mais je reviens à mon objet. Pour réveiller notre enthousiasme, le poète doit en éprouver lui-même; échauffer notre imagination par le feu de la sienne, voilà son secret. Nous avons vu, que pour nous présenter l'image de la nature, il ne doit point essentiellement altérer les objets qu'il nous peint, mais qu'il doit plutôt nous donner à nous-mêmes une autre manière de les voir, et faire qu'au lieu de les examiner par nos sens, et de les analyser par notre esprit, nous nous les représentions par la seule force de l'imagination. Mais il ne lui est pas même permis d'agir directement sur celle-ci; il ne lui reste donc rien à faire que de se renfermer en lui-même, de créer son ouvrage, de le fixer, soit sur la toile par le pinceau, soit dans la mémoire des hommes par des paroles, et de confier à cet ouvrage seul le soin de faire l'impression qu'il se propose. Si ce monument de son art porte vraiment l'empreinte du génie, sa voix ne manquera pas de nous parler; notre imagination se réveillera; et c'est
alors,

alors, seulement, que nous nous sentirons émus d'une manière vraiment poétique.

Tout le monde convient que sans imagination il n'y auroit ni poésie, ni art en général; mais on n'a pas assez regardé, ce me semble, cette faculté de notre ame comme l'essence même de la poésie; on a cru trop souvent qu'il suffit qu'elle embellisse son objet, au lieu que c'est elle seule qui doit le créer. Pour prouver cette dernière assertion, il est nécessaire d'entrer dans une analyse de cette faculté même, et de montrer ce que c'est proprement que l'imagination poétique, essentiellement différente de celle qui sert aux travaux du philosophe et de l'historien, ou à l'usage de la vie ordinaire. C'est de là, uniquement, que quelque lumière nouvelle pourra se répandre sur votre raisonnement.

Il appartient essentiellement à l'imagination de reculer les limites du temps et de l'espace. Rendre présent ce qui est absent, conserver dans notre pensée ce qui n'existe déjà plus, revêtir d'une image ce qui, en soi-même, n'est pas corporel; voilà ses effets les plus ordinaires. Dans cette opération constante d'allier l'existence corporelle et limitée à une existence illimitée et indépendante (qu'il nous soit permis un moment de nommer *idéale*), il y a nécessairement plusieurs degrés différens. Tâchons d'en marquer les plus distinctifs.

I. *L'imagination ne change rien aux objets, mais elle se contente de les transporter dans d'autres lieux, à d'autres temps ou à d'autres circonstances.*

II. *Elle altère les objets eux mêmes, les compose*

de parties différentes, quelquefois hétérogènes, et forme des êtres dont la nature ne lui offre que les élémens.

Dans ces deux opérations, elle ne franchit pas encore les bornes de l'existence limitée et réelle. Elle forme des objets nouveaux, mais elle ne les soustrait point aux lois de la nature existante. Il lui faut faire un pas de plus pour élever l'ame à ce degré d'exaltation qui caractérise la véritable poésie. Le poète n'a pas besoin d'altérer les formes de la nature; plus il la copiera fidèlement, plus il sera sûr de nous charmer et de nous émouvoir: nous nous passons sans peine des fictions de la mythologie; et rien n'a tant de droit sur notre cœur, que la peinture de l'homme et de ce qui tient à son être. *Mais en laissant la nature telle qu'elle est, l'imagination doit la dégager des conditions qui bornent et retrécissent son existence; elle doit reculer à la fois toutes les limites qui gênent le libre essor de notre ame, elle doit ôter des objets tout ce qu'il y a d'exclusif et de négatif, pour nous présenter toutes leurs beautés réelles et positives, aussi entières, aussi constantes, aussi étroitement liées qu'il est possible.* Le poète ne doit pas, comme on dit ordinairement, nous élever de la terre aux cieux, il doit plutôt répandre la sérénité et la constance invariable de ces régions élevées sur notre globe même. Ce ne sont que les couleurs qu'il doit ajouter aux choses; et semblable au voyageur qui, en voyant reparoître le soleil après un temps triste et nébuleux, se croit entouré d'autres collines, d'autres bosquets, d'un

autré paysage , en un mot , nous devons nous trouver transplantés par lui dans un monde nouveau , et reconnoître cependant , avec une douce émotion de l'ame , les mêmes objets qui nous étoient chers autrefois. Ce n'est que de cette manière qu'il réussit à lier notre nature physique et sensible à celle qui semble annoncer une origine plus auguste , et à nous donner à la fois toutes les jouissances dont nous sommes capables.

En méditant sur les moyens par lesquels le poète peut opérer la métamorphose étonnante dont nous venons de parler , on sent bien que pour la produire il doit en opérer une au dedans de nous-mêmes. Ce n'est point aux choses , à leur essence qu'il peut toucher ; son talent est de produire des illusions , mais des illusions plus durables et plus profondes que la vérité même. Il doit donc agir sur nos pensées et sur nos sentimens , et nous donner , pour ainsi dire , des organes différens de ceux qui guident nos pas dans le cours ordinaire de la vie. On ne s'attendra pas à voir trahir ici ce secret du poète , impénétrable à ses propres yeux. Nous ne pouvons que suivre de loin ses traces ; mais , en analysant l'impression que les chef-d'œuvres de l'art laissent dans notre ame , nous reconnoîtrons facilement qu'elle se réduit en entier à nous détacher de l'existence bornée du moment , et à nous livrer à ces idées profondes et immenses , dans lesquelles seules la meilleure partie de notre être se retrouve toute entière.

Le plus grand talent de l'artiste consiste à réunir dans son objet tous les traits qui achèvent d'en cons-

tituer le caractère. Chaque ouvrage de l'art digne de ce nom, ressemble, pour parler le langage des mathématiciens, à une quantité donnée et entièrement déterminée. Rien n'y manque, rien n'y est superflu; c'est cette chose et nulle autre, mais celle-ci toute entière; c'est pourquoi le premier effet qu'une belle statue, un beau tableau produisent sur le spectateur, est de fixer ses yeux immobiles sur eux, de lui faire trouver dans ce petit espace tout ce qui peut charmer ses sens et remplir son ame. S'il lui reste quelque chose à désirer, si le tableau le laisse inquiet ou distrait, malheur à l'artiste ou au spectateur! Le premier ne s'est pas élevé à la hauteur de son art, ou le dernier n'a pas eu l'ame de le sentir. En contemplant l'Apollon du Belvédère, on ne se lasse pas de parcourir ces formes vraiment divines; chaque partie renvoie l'œil à cet ensemble majestueux, et toujours on retourne de l'ensemble aux détails. L'admiration et l'émotion vont toujours en s'accroissant; on n'épuise jamais ce que le ciseau de l'artiste a su nous présenter. La beauté sublime de son ouvrage ressemble à une hauteur qui devient plus gigantesque à mesure que l'œil s'occupe à la mesurer, ou à un abîme qui devient plus profond à mesure qu'on parvient à le creuser. Combien, au contraire, l'impression que produit un objet de la nature est différente! Quelque grand, quelque beau même qu'il soit, l'esprit contemplatif le quitte bientôt pour méditer sur son origine, ses résultats, les changemens qu'il aura à subir, les liaisons dans lesquelles il entre avec le reste des êtres

créés , et finit par se trouver loin de lui , occupé de l'organisation de cet ensemble dont il ne fait qu'une partie : au lieu qu'ici l'individu se perd dans l'immensité de l'univers ; l'art , au contraire , nous laisse retrouver , s'il est permis de le dire , cette immensité même dans l'individu.

L'ouvrage de l'art est tout-à-fait un ; il nous présente une idée sous une forme quelconque ; mais la forme et l'idée sont étroitement liées , et de manière à ne plus être détachées l'une de l'autre ; il nous force par là à opérer la même union au dedans de nous-mêmes , à féconder notre imagination par notre pensée et nos sentimens pour sentir le sublime du poète , et à échauffer l'esprit par l'imagination pour ne pas réduire son ouvrage à un simple hiéroglyphe , un pur signe sensible d'une idée intellectuelle. Or , c'est-là ce qui nous arrive toujours dans le cours ordinaire de la vie. Pour déchiffrer le livre de la nature , et rechercher la vérité , il nous faut toujours séparer la forme visible des notions intellectuelles , diviser nos facultés comme nous disséquons la nature.

L'art , en général , n'a jamais rien d'exclusif. Dans la nature réelle , chaque objet , en se donnant pour ce qu'il est , nous annonce en même temps qu'il ne sauroit être que cela. Ce n'est pas ainsi qu'en agit l'art ; il nous présente un héros dans la fleur de la jeunesse , mais au lieu de ne nous arrêter qu'aux défauts de cet âge , il nous en montre surtout la force et la vigueur ; au lieu de nous renfermer dans cet instant passager de notre existence , il faut qu'en y

reconnaissant encore les traits aimables et innocens de l'enfance, et en découvrant déjà le caractère ferme et mâle de l'homme fait, nous parcourons tout ce cercle ravissant de la vie.

Le groupe intéressant de Florence, où Ménélas rapporte l'ami d'Achille, tué dans la mêlée, nous offre à la fois l'image la plus fidèle de la mort et la plus frappante de la vie. Mais sans que sa manière nous fasse reculer d'effroi, elle se mêle plutôt, d'une manière douce et touchante, à celle de la vie, et toutes les deux conduisent notre pensée vers la destinée de l'homme : idée grande et sublime, où notre âme se perd et se retrouve alternativement.

Les objets réels provoquent nos desirs ou nos intérêts ; nous calculons tour-à-tour l'utilité ou la jouissance qu'elles peuvent nous procurer. Les objets de l'art nous inspirent des sentimens plus purs ; ils nous plaisent, ils nous attachent par eux-mêmes, ils calment nos passions ; nul desir ignoble ne se réveille en leur présence, et nous ne formons pas même le vœu de les posséder exclusivement. Il nous suffit d'en jouir en les contemplant.

L'art nous ramène toujours en nous-mêmes ; il nous inspire l'enthousiasme le plus grand et le plus noble, et devient, par là, une des sources les plus fécondes en grandes actions ; mais ce n'est qu'après avoir rendu l'homme à soi-même qu'il le donne à ses semblables.

En marquant les points essentiels qui caractérisent l'effet des chef-d'œuvres des arts, nous avons recueilli autant de faits sur lesquels nous pourrions

établir notre raisonnement. Nous avons vu qu'il y a différens degrés dans les opérations de l'imagination, mais que ce n'est qu'en dégagant la nature de toutes les conditions qui retrécissent son existence réelle, ou plutôt en nous détachant nous-même du cercle étroit où nous retiennent les besoins, les desirs et les passions de la vie ordinaire, qu'elle parvient à mériter le nom d'imagination poétique. Nous avons vu qu'ayant atteint ce but, elle s'annonce en nous par l'élévation et le calme de notre ame, par l'absence de tout sentiment ignoble ou impur.

Il ne faut jamais oublier que c'est dans nous seuls que le poëte opère des changemens, et que, s'il nous présente la nature sous une forme nouvelle, ce n'est pas elle, mais l'état de notre ame qui a changé. Nous avons dit que l'art éloigne de ses ouvrages tout ce qu'il y a d'isolé, d'exclusif et de variable dans les objets réels; mais il n'en peint pas moins fortement et ces changemens réguliers qui rendent la nature intéressante, et ces catastrophes subites qui ajoutent du pathétique à la vie; il ne nous en renferme pas moins dans des situations affreuses d'où notre œil ne découvre aucune issue: il se priveroit, sans cela, des ressources les plus puissantes pour émouvoir notre sensibilité. Le moyen infailible par lequel il nous tient néanmoins au niveau de sa hauteur, c'est d'anéantir en nous tout ce qui pourroit nous rappeler notre propre existence bornée et incertaine, de nous faire planer au dessus du destin et des événemens, d'étouffer en nous tout,

égoïsme , de nous livrer tout entiers aux créations de son génie , de ne parler , en un mot , qu'à notre seule imagination. Ce qui prouve d'une manière incontestable que c'est ainsi qu'opère la véritable poésie , c'est le fait certain , qu'en quittant le théâtre ou la lecture d'un poème , nous nous trouvons toujours et plus de calme et plus de vigueur. Quelque déchirante que soit la lutte que nous présente le poète tragique entre les efforts de l'homme et la puissance du destin , notre ame parviendra toujours à rallier ses sentimens , et à se remettre dans l'équilibre dont elle a besoin , ou en reconnoissant dans le destin même une bonté sévère , mais juste , ou en se roidissant contre une force aveugle qui peut la terrasser , mais non pas la soumettre. Quelque fortes qu'aient été les secousses que nous avons éprouvées à la vue d'une situation vraiment tragique , nous nous en sentirons néanmoins plus de vigueur , et nous serons plus disposés à recommencer nous-mêmes le travail de la vie , à braver ses peines et ses dangers. Il n'y a que les caractères foibles qui succombent à cette douleur sublime qui élève l'ame au lieu de l'abattre , et la purifie en la pénétrant.

I. Mais , sans nous arrêter plus longtempé à la différence de la nature et de l'art , dont nous parlerons encore dans la suite , continuons d'analyser l'imagination , et de montrer ce que le poète doit faire pour arriver à son but. Un ouvrage de l'art , capable de captiver l'imagination et de l'élever à une sphère supérieure à la nature même , doit tout renfermer en lui , et être indépendant de tout , hormis de lui-

même. C'est là le lien par lequel il nous attache à lui : lien si puissant, que, sans le quitter, nous y retrouvons tout ce qui est fait pour nous intéresser et nous toucher. L'historien ; quoiqu'il doive lier les faits qu'il nous raconte, se repose entièrement sur une chose, c'est qu'ils ont été véritables ; et il nous conduit sans cesse vers l'original, dont il ne donne que la copie. Le philosophe, quoique plus indépendant, établit son raisonnement sur des faits auxquels son lecteur doit toujours recourir avec lui. L'artiste, seul, ne se fonde sur rien ; par l'essor seul de son génie il se tient planant, pour ainsi dire ; dans le vide. Il s'est nourri de l'aspect de la nature ; mais en nous offrant son image, il nous donne autre chose qu'elle ; et il nous ramène si peu à la réalité des objets, qu'il nous en détache plutôt. Une belle statue ne rappelle rien qu'elle-même ; la nature disparaît à côté d'elle, son auteur lui-même est effacé par elle, elle semble n'exister que par elle et pour elle seule. Il n'y a que les personnes incapables de sentir la beauté sublime de l'art, qui ne voient dans ses productions que les objets qu'elles représentent. Ceux pour qui l'artiste a vraiment travaillé, y découvrent quelque chose de plus.

En nous peignant la nature, l'artiste doit donc se l'approprier ; en recevant son objet de ses mains, il doit le refaire. Tout le monde connoît la définition sublime que Bacon donne de l'art : *C'est l'homme*, dit-il, *ajouté à la nature.* L'art du peintre, du statuaire, du poète, est plus encore ; c'est l'homme, non pas ajouté seulement, mais remplaçant la na-

ture. En effet, l'artiste doit anéantir la nature comme objet réel, et la refaire comme production de l'imagination.

Nous possédons deux facultés étroitement liées ensemble, et cependant bien différentes entr'elles : les sens et l'imagination. Par les uns, nous dépendons des objets qui nous environnent ; par l'autre, nous pouvons nous en détacher. Parle-t-on à nos sens, nos besoins physiques se font ressentir, nos desirs se réveillent, nos passions s'excitent, nous faisons des efforts, nous dépendons de leur succès, nos forces physiques s'agitent, et leur mouvement nous épuise : s'adresse-t-on, au contraire, à notre imagination, nous nous sentons libres et sans entraves, nous chérissons et nous haïssons, nous craignons et nous espérons, mais nous restons toujours au dessus de ces mouvemens de notre ame comme des événemens, et nos forces puisent une nouvelle vigueur dans leur agitation même ; c'est pourquoi il n'est jamais possible de comparer l'objet de la nature à l'objet de l'art. Le premier parle toujours à nos sens ou à notre imagination ; le dernier ne frappe que notre imagination. Tout ce que l'artiste devra faire, c'est donc de subordonner les premiers à la dernière.

Il ne peut plus être douteux que son talent ne consiste à *créer* ; car, n'est-ce pas créer que de refaire l'ouvrage de la nature, de le présenter sous une forme nouvelle et avec un éclat inconnu, de lui imprimer cette force magique par laquelle il repousse loin de lui tout ce qui tient à nos desirs

sensuels, et ne réveille que les facultés les plus élevées de notre âme ? Mais pour créer, l'imagination doit dominer en lui ; elle doit le maîtriser tout entier ; ses sens, son esprit, ses sentimens, tout ne doit obéir qu'à elle seule.

Commençons donc par distinguer deux espèces différentes d'imagination ; l'une *reproductive*, qui ne nous ramène les objets que comme ayant déjà frappé nos sens ; l'autre *créatrice*, qui, quoiqu'elle ne puisse pas nous en offrir d'entièrement neufs, (puisqu'enfin il faut toujours puiser dans l'expérience) ; nous les montre, cependant, non-seulement comme nos sens ne les ont jamais aperçus, mais aussi comme il seroit impossible que jamais ils se présentassent à eux. La dernière appartient essentiellement à l'art, et l'artiste ne mérite ce nom qu'en tant qu'il est dominé par elle.

Ce n'est pas le poète seul dont l'imagination crée et qui en est dominé. Partout où le génie se met en activité, c'est cette même imagination qui facilite et dirige son essor. Le cas où la présence du génie est nécessaire, existe aussi souvent que les ressources ordinaires ne suffisent plus, qu'il n'est plus possible d'appliquer machinalement des règles connues, ou de faire l'énumération des moyens possibles pour choisir le plus convenable ; quand toute issue paroît fermée, c'est au génie à frayer une route inconnue. jusqu'alors ; c'est pourquoi on l'a défini d'une manière aussi juste qu'ingénieuse, *le talent de donner la règle par le fait*. Quoiqu'il soit impossible de pénétrer les secrets de cette faculté éton-

nanté, et de là suivre dans le cours de son activité, il est certain cependant que c'est l'imagination qui, dans ces cas, s'empare de l'ame, et qu'enrichie par l'expérience, elle crée plutôt ses ressources qu'elle ne les puise à sa source; du moins si ce langage devroit paroître plus métaphorique que précis, on ne sauroit nier que ce ne sont pas seulement l'esprit et la réflexion qui agissent dans ces instans, mais que l'ame y est remplie d'une ardeur qui l'éclaire en même temps qu'elle l'échauffe.

Il y a cependant une différence essentielle entre la manière de procéder de l'artiste et celle du génie, quand ce n'est pas l'art qui l'occupe. Il travaille alors pour un but particulier et étranger à l'imagination même; il n'invente pas pour avoir trouvé, mais pour se procurer un moyen qui lui manque, soit qu'il cherche la solution d'un problème scientifique, ou qu'une entreprise extraordinaire ait besoin de machines nouvelles, ou que la décision d'une bataille exige une manœuvre savante et hardie: l'artiste, au contraire, ne crée que pour le plaisir de créer; son but est renfermé tout entier dans son ouvrage; qu'il existe et qu'il dure, qu'il parle à ceux qui l'approchent, et qu'il soit reconnu, voilà tout ce qu'il desire.

Le travail de son imagination n'est point, subordonné à une idée qui lui est étrangère à elle-même; elle ne suit que son penchant naturel d'inventer et de créer seule, libre et indépendante. Ce ne sont pas même les suffrages des hommes, les impressions qu'il leur laissera, qui occupent l'artiste dans la

chaleur de la composition ; et s'il étoit possible qu'isolé du genre humain entier, il conservât encore la vigueur et la fraîcheur de son génie, il n'en travailleroit pas moins dans un désert, il n'en travailleroit pas moins, dût-il savoir qu'avec le dernier coup de ciseau finiroit aussi son existence. C'est bien plutôt un instinct secret de l'ame qu'il suit, un besoin intérieur qu'il satisfait, qu'un acte spontané de sa volonté qu'il exerce.

Aussi souvent que nos facultés intellectuelles travaillent avec succès, elles agissent de concert et étroitement liées ensemble. Le philosophe n'a pas moins besoin d'imagination que le poète, mais son imagination est subordonnée à son esprit spéculatif, c'est lui seul qui domine. On peut donc dire que tous les grands efforts de l'esprit humain se ressemblent par là ; par ce concert de toutes nos facultés intellectuelles, par leur mouvement simultané et correspondant ; mais qu'ils diffèrent entr'eux, en ce que, selon le but particulier que nous nous proposons, c'est une autre de ces facultés qui les dirige.

Or, il y a trois états principaux de notre ame, qui, en différant essentiellement entr'eux, renferment tous les autres comme autant d'espèces particulières. Ou nous nous occupons à recueillir, à examiner et à classer des faits ; ou nous nous attachons, (comme dans les mathématiques), à poursuivre des idées abstraites qui sont indépendantes de l'expérience, ou n'y tiennent du moins que par les premiers objets dont nous les avons tirées ; ou nous nous

entourons de tout ce que la nature offre de plus varié à nos sens, mais en regardant ces objets bien moins comme des objets réels, que comme une création nouvelle de notre imagination. Ce dernier état appartient évidemment à l'art; et en l'analysant encore un moment; nous finirons par découvrir les derniers traits qui le caractérisent.

- Nous avons dit que l'imagination doit dominer le poète. Mais il n'y a rien de si arbitraire que l'imagination; laissée à elle seule, elle s'abandonne au hasard en ne suivant que les apparences des choses. Elle doit donc agir conjointement avec nos autres facultés; elle doit les dominer, mais réveiller et déterminer leur activité. Il n'est pas douteux que les productions de l'art doivent montrer la régularité la plus exacte, et être calquées sur des lois sévères et strictement observées; mais les principes de ces lois, l'imagination ne sauroit les trouver uniquement dans les objets extérieurs; puisqu'elle doit s'élever au dessus d'eux; elle doit donc les prendre, surtout, de l'organisation même de notre esprit: c'est en quoi diffère l'imagination chimérique de l'imagination poétique; l'une crée d'après ses fantaisies momentanées, et en s'abandonnant au hasard; l'autre, conformément aux lois intérieures de notre pensée et de nos sentimens: l'une étouffe ou entraîne par son mouvement les autres facultés de l'esprit; l'autre, au contraire, les excite, leur conserve leur liberté entière, et s'en sert pour régulariser sa propre marche. C'est pourquoi la poésie allie la plus grande *réalité* à l'*idéalité* la plus parfaite; tandis que la der-

nière, (par laquelle nous désignons cette beauté sublime, cette élévation dont la nature elle-même ne nous offre aucun exemple), provient de l'exaltation de l'imagination ; la première est une suite nécessaire du concours des autres facultés de notre ame qui agissent de concert avec elle.

Nous sommes parvenus maintenant au point où nous tendions ; résumons les résultats principaux de notre raisonnement. Le poète, avons nous dit, veut transformer en image ce qui, dans la nature, est réel. Pour arriver à ce but, il faut qu'il s'adresse à notre imagination, et qu'il la force de se représenter par un mouvement spontané ce qu'il veut lui montrer. Mais, pour allumer la nôtre, il faut que la sienne travaille, qu'elle refasse et crée de nouveau l'objet qu'elle emprunte de la nature ; qu'elle se montre libre et dominante, mais qu'elle s'assure en même temps de l'action combinée et simultanée des autres facultés de l'ame. C'est ainsi que ses productions, en nous élevant au dessus de nous-mêmes, iront droit à notre esprit et à notre cœur.

Si c'est-là le véritable caractère de la poésie, nous n'aurons jamais que deux questions à faire pour décider du mérite poétique d'un morceau quelconque.

Y a-t-il, nous demanderons-nous, un fonds réel, auquel nos sens, notre pensée ou nos sentimens aiment à s'attacher ?

Et ce fonds se présente-t-il à notre imagination et à elle seule ?

Reconnoissons-nous dans la forme dont il est revêtu, et l'éclat que cette faculté sublime de notre

ame ajoute aux idées grandes et pathétiques, ou la légèreté avec laquelle elle traite les conceptions heureuses de l'esprit qui nous ravissent par leur naïveté ou leur finesse ?

Partout où nous chercherons envain l'une de ces deux qualités, ce ne sera plus de la vraie poésie, ce sera une poésie imparfaite.

Nous ne nommerons donc point poésie, un morceau où le poète, dénué d'un fonds réel et intéressant, nous débite des paroles sonores, de beaux vers, et même des images pittoresques; car, quoiqu'il soit peut-être assez adroit pour flatter par là notre imagination, elle cherchera envain un objet sur lequel elle puisse se fixer, qu'il achève de lui dépeindre, dont elle puisse admirer l'ensemble et parcourir les détails. Il n'y a que le génie de la versification qui doit faire exception ici, s'il a le malheur de se classer dans ce genre; car la versification parfaite, soutenue d'un bout d'un morceau à l'autre, produit en effet une musique suffisante pour fixer celui dont le tact poétique est assez délié pour se nourrir de cette douce harmonie des seuls sons.

Nous n'accorderons pas plus le nom de poète à celui dont le but principal est d'étonner notre esprit, soit par des images recherchées, ou par des sentences brillantes, ou des raisonnemens subtils; il paroîtra spirituel, ingénieux, grand même, et éloquent, mais il ne sera pas poète; il nous étonnera et nous intéressera, mais il nous laissera froids, et ne nous entraînera pas hors de nous-mêmes.

Mais nous refuserons surtout ce titre difficile à mériter,

mériter, à celui qui, sous le vain prétexte de vouloir s'adresser directement à notre cœur et à notre sentiment, néglige d'agir sur notre imagination ; qui nous émeut et nous touche, mais n'élève point notre ame, et n'agrandit point notre pensée ; nous le fuirons, d'autant plus qu'il semble, au premier coup-d'œil, être plus près de la véritable poésie, et qu'il menace plus que les autres, de dépraver et d'anéantir ce qui reste encore de goût et de sentiment poétique parmi nous.

Pour se former une idée véritable de la poésie, il faut donc renoncer à la regarder comme un art de pur agrément, un simple ornement de la nature, destiné uniquement à charmer et à instruire l'enfance du genre humain. Il est vrai que la plupart des poètes ne nous fournissent que cette idée-là, que leur imagination, impuissante à créer, ne sait que parsemer leur carrière de fleurs dispersées, et embellir par des phrases poétiques des pensées et des sentimens qui ne le sont guère ; mais il est sûr aussi que ceux-ci ne sont relativement aux vrais poètes, que ce que les décorateurs sont relativement aux peintres.